

Le chat et la souris

Dans « Rose Minuit », Marina de Van orchestre le face-à-face d'une fille et de son père que tout semble séparer. Acide

FLORENCE BOUCHY

Marina de Van n'a peur de rien. Dans la vie, on ne sait pas. Mais, dans ses films et dans ses livres, elle ne recule devant aucun sujet, aucun tabou, aucune haine ni aucun aveu de fragilité. Son dernier long-métrage est un film d'horreur (*Dark Touch*, 2014). Son nouveau roman, *Rose minuit*, n'en est pas loin, quoique tout se passe dans le cadre apparemment banal d'une chambre d'hôpital où une femme d'une quarantaine d'années vient rendre visite à son

père de 75 ans. Ils ne s'égorgeront pas, ne se couperont pas en morceaux, la fille ne débranchera pas les appareils qui maintiennent en vie l'homme dont les forces déclinent. L'horreur est tout entière contenue dans leurs propos – dans ceux du père, le plus souvent – et dans le portrait monstrueux que les discours et les manœuvres de ce dernier brosent progressivement de lui.

Contrairement à son précédent livre, *Stérosocopie* (Allia, 2013), dont la dimension autobiographique était assumée, Marina de Van choisit ici un dispositif narratif lui permettant de s'inscrire d'abord dans un cadre fictionnel. C'est au père malade qu'elle confie le soin de mener la danse. Elle en fait le principal narrateur du roman, lui laissant tout loisir

de présenter sa seule version de l'histoire familiale, de l'amour qu'il portait à sa femme, et des raisons pour lesquelles leur fille les a toujours déçus.

Effarement et curiosité

Lorsqu'il meurt, le récit est repris en main à la troisième personne. Le lecteur est alors certes au plus près des pensées de celle dont le père vient enfin de disparaître, mais l'illusion de la fiction est maintenue. Si bien qu'on en vient vite à oublier l'inévitable questionnement sur les sources autobiographiques du roman pour y lire, plutôt, la face très sombre des relations entre les pères et leurs filles, que le roman décortique avec une précision d'entomologiste.

La femme qui se présente à l'hôpital est laide et « mal attifée »,

affirme le père pour justifier son refus de recevoir sa visite. Il ne se souvient d'ailleurs pas avoir eu d'enfant, prétend-il. S'il consent à laisser entrer cette soi-disant inconnue, c'est à la condition qu'elle le divertisse en lui ra-

**ROSE
MINUIT,
de Marina
de Van,
Allia,
144 p., 10 €.**

contant sa vie sexuelle. Il en pressent la médiocrité ou l'absence, et se réjouit intérieurement de la contraindre ainsi à s'humilier devant lui. Venue pour tenter de renouer un lien avec son père, avant qu'il ne soit trop tard, sa fille y consent. Mais a l'intelligence de profiter de ces récits pour mettre en perspective ses difficultés et ses échecs avec le comportement de son père.

Si Marina de Van transforme en partie le lecteur en voyeur, lequel découvre avec effarement et curiosité la façon dont la fille se plie au jeu pervers du vieil homme, elle réussit à déplacer suffisamment l'intérêt du récit, celui-ci passant du contenu d'une vie sentimentale et sexuelle à celui d'une reprise de pouvoir sur son histoire et sur la partition qu'on l'a contrainte à y jouer.

De même, l'arrogance du père, sa volonté de pouvoir et de maîtrise, sur les femmes comme sur le temps qui passe et la mort qui approche, est progressivement battue en brèche. « Je n'ai jamais été très fort pour faire souffrir les femmes d'un seul coup, reconnaît-il avec une fausse modestie – je travaille plutôt à l'usure,

par petites touches... » Cloué dans son lit d'invalidé, il apprend à ne plus rien maîtriser ni personne. Et ne peut que laisser, sous la plume acide et précise de Marina de Van, sa fille prendre pleinement sa revanche. ■